



Il neige en moi

Marie Colot



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



Il neige en moi

Marie Colot



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

10h07

Depuis que je me suis enfui du commissariat, ma cavale ne mérite pas un film hollywoodien. Comme souvent, ma vie est une longue file d'attente. Quarante-cinq minutes que je me les gèle sur cette aire de repos. Ici, on croise moins de monde qu'au cimetière. J'ai autant de chance de choper un lift que de gagner à la loterie. À part trois tables de pique-nique, c'est désert. Et j'ai même plus mon téléphone pour me sauver de ma solitude.

10h33

La première voiture qui se pointe est un camping-car. C'est la bonne. Pas le choix. Je n'ai pas de destination, mais je n'ai pas foutu le camp pour mourir de froid dans mes fringues encore mouillées par l'averse de ce matin. Deux pensionnés descendent de leur hôtel à quatre roues avec une lenteur de paralytiques. Le gars porte une glacière aussi âgée que lui. La dame le suit avec une baguette et du pinard. Ils s'installent pour déjeuner en avance avec fromage, pâté, sauciflard. Mon ventre gargouille. Des heures que j'ai rien bouffé. Allez, il est temps d'être aimable.

– Excusez-moi de vous déranger. Vous auriez pas une petite place dans votre voiture, par hasard ?

– Où vas-tu ?

Je pointe du doigt l'autoroute. La vieille sourit :

– Je m'en doute, mais ensuite ?

– Vers le sud.

Elle grimace tandis que son mari beurre un morceau de pain sans broncher. Même si je rêve d'un peu de soleil au milieu de cette fin d'hiver pourrie, je rectifie :

– Le sud ou ailleurs. Vous allez où vous ?

Au lieu de me répondre, elle me mitraille de questions. J'ai baratiné tellement de gens récemment que ma répartie pue la fatigue.

– Tu es en fugue ?

Super, je suis tombé sur une curieuse qui aime pas faire semblant.

– Oui.

Ils m'embarqueront pas si je lui avoue que j'ai les flics sur le dos, le centre fermé comme seul horizon. Pendant que la femme scrute chacun de mes traits abîmés, son homme lui tend le sandwich qu'il vient de préparer. L'odeur salée du saucisson excite mon estomac.



– C'est ok ou pas ?

Le couple échange un regard dans lequel je lis qu'ils hésitent.

– On mange puis on en discute en interne.

Le mec m'envoie un bout de pain que je récupère en plein vol.

– Bon appétit !

Je m'installe sur un banc et je surveille leur discussion. Ça chuchote, ça gesticule, mais ils finissent par s'entendre. La dame revient vers moi avec un sourire de Mère Teresa.

– Ça marche ! Ou plutôt, ça roule !

Grosse vanne de dingue. Le trajet va être long.

– Tu montes avec nous à une condition.

Quelle arnaqueuse.

– Quand on te dépose, tu téléphones chez toi. Tes parents doivent s'inquiéter.

– À l'aise.

– Je suis sérieuse. Marché conclu ?

Tant mieux si elle est assez naïve pour m'accorder sa confiance.

– Grimpe, gamin !

Mes poils se hérissent. Je déteste la voix bourrue de ce gars faussement sympathique. Je hais qu'on me traite comme le mioche que je ne suis plus. Sans un mot de plus, il s'installe dans son bolide pour 3x20 dont le volant est recouvert d'une housse imitation poils de caniche. C'est qu'ils ont du goût. Quand la dame rejoint sa place, je m'assieds à sa droite, un peu serré contre la portière.

– Je m'appelle Danièle. Et l'ours grincheux ici à côté, c'est Daniel, alias Pitchou.

Daniel et Danièle. Putain.

– Et toi ?

– Moi, c'est Jozef.

Sur le tableau de bord, c'est le bordel. Des tickets de parking par dizaines, des emballages vides, une carte routière, des bonbons contre la toux, un autocollant « La servitude commence par l'habitude » et une photo. Papy et mamy perdus au milieu d'une collection de petits-enfants. Une publicité pour la famille parfaite, à part qu'ils ont tous mangé trop de cervelas. Chez moi, des photos dans le genre, on en a pas des masses. Elles remontent à l'époque où il me manquait les dents de devant. J'observe ce couple qui

totalise plus de cent ans d'âge, encore assez amoureux pour s'entasser dans quelques mètres carrés. Sûrement que Danièle se lasse pas de son côté bougon et de ses yeux clairs. Sûrement que Pitchou adore ses seins trop bas et ses longs discours. Depuis qu'on a démarré, elle cause. Même pas besoin de lui donner la réplique. J'appuie ma tête contre la vitre. J'ai déjà les oreilles en compote. Je regarde les champs défiler pendant qu'elle me raconte ses anecdotes sans deviner que, bientôt, je ne l'entendrai plus du tout.

13h00

Certains réveils donnent l'impression d'avoir changé de vie. Quand j'ouvre les yeux, je suis ébloui. Par la neige. Du blanc plus blanc que le linge de ma mère. À force de mater ce paysage, je vais me niquer les yeux. Je suis habitué au béton, pas aux couleurs claires. Mes deux baroudeurs se réjouissent :

– On est arrivés !

– Hein ?

Les jambes engourdis, je sors du camping-car pour mesurer l'ampleur du drame. C'est bien ce que je craignais. Y a rien aux alentours sauf si la forêt ça compte. Des sapins, des sapins, des sapins, à des kilomètres à la ronde, et même pas de guirlandes pour les décorer. Daniel et Danièle s'émerveillent :

– Écoute ce silence ! Ça fait du bien, non ?

Moi, ce qui me remonterait le moral, c'est de la musique à fond et un peu de pollution. Le grand air me donne la nausée.

– On est où ?

– Chez nous. Tu dormais, on n'a pas osé te réveiller.

– Vous déconnez ?

Ils déchargent leurs bagages pendant que je tends les doigts, ferme les poings. Ça me démange. Je m'en branlais de la destination, d'accord, mais pas jusqu'à me retrouver dans le trou du cul du monde, à me les cailler avec des vioques qui se prennent pour des Esquimaux.

– Ne reste pas dehors, Jozef, tu vas attraper froid.

Je grogne et suis Danièle jusqu'au salon où Pitchou démarre un feu. Je n'aime pas ce type ni l'odeur de cette baraque en pierres. Un mélange d'humidité et de poussière. Et de vieux, forcément. Je me tape dans

le canapé en velours usé. Un fil dépasse d'un coussin. Je l'arrache. Galère de chez galère. Comment je vais me barrer d'ici ? Histoire de m'énerver un peu plus, un coucou sort d'un chalet suisse atroce pour chanter le début de l'après-midi. En vingt-quatre heures, ma vie est partie en couilles, d'une force. Hier, pile à cet instant, je rejoignais Amel, les poches pleines de mots doux, à mille lieues d'imaginer qu'elle ne voulait plus de mes baisers.

– Jozef, tu préfères du thé ou du chocolat chaud ?

– Du chocolat chaud.

Affalé dans les coussins, le cœur glacé par mes mauvais souvenirs, j'observe Danièle évoluer dans la cuisine. Elle verse du lait dans un poêlon et coupe une tablette d'un noir intense en morceaux. Cinq minutes plus tard, mes narines explosent de bonheur.

– Tu peux venir, c'est prêt !

Je pose mes fesses sur l'appui de fenêtre, une tasse fumante entre les mains. C'est la meilleure de mon existence, avec sa pointe de cannelle. Je la sirote en regardant les flocons tomber sur le jardin sans clôture. J'ai à peine terminé que Pitchou se pointe et dépose son portable sur la table en formica :

– Il est temps d'appeler tes parents.

– Laissez tomber, c'est une mauvaise idée.

– Non, c'est la seule solution.

Il me sort un sermon qui m'épuise les tympans. Soit-disant qu'une promesse est une promesse, qu'ils m'ont offert leur confiance au lieu de prévenir la police. Danièle ajoute qu'ils veulent seulement m'aider, que c'est pour mon bien, que je dois penser aux autres et qu'un coup de fil, ça coûte rien.

– Vous faites chier.

13h19

– Pourquoi tiens-tu tête alors que tu as envie de les contacter ?

– Je vous préviens, je parlerai pas à mon père.

À force d'entendre leurs arguments à la con et de boire du chocolat chaud, j'ai fini par craquer. Maintenant, ma mère sanglote à l'autre bout du fil. Ma gorge se noue. Je sais qu'elle a déjà chialé des litres de larmes à cause de moi, mais j'étais pas là pour l'endurer ni lui tendre un mouchoir. Je trouve rien à lui dire à part que tout va bien. J'ai jamais consolé personne,



moi. Plus je répète qu'il faut pas qu'elle s'inquiète, plus elle renifle. Je finis par chuchoter :

– Pleure pas, m'an, pleure pas. Je reviendrai. Je sais pas encore quand, mais je reviendrai.

Je raccroche pile avant que ma voix se brise et que mes larmes coulent. Les deux autres ne sont pas là pour voir les dégâts. Ils ont quitté la cuisine dès que j'ai commencé à parler. Ils réchauffent leur bonne conscience au coin du feu tandis qu'il neige en moi.

14h58

« Si tu veux, tu peux rentrer du bois avec Daniel », « si tu veux, tu peux peler les pommes pour la tarte Tatin », « si tu veux, tu peux déblayer l'allée ou nourrir les poules ». Non, non, moi, je veux rien à part être tranquille pendant que je cherche une solution. Le seul truc que j'accepte, c'est un bain. À la maison, on n'a qu'une douche alors autant en profiter. Je remplis la baignoire à ras bord, je verse la moitié du flacon de savon dans l'eau et je m'allonge en espérant que la mousse lave mon chagrin. Je ressorts la peau aussi fripée que celle de mes deux hôtes, la tête et le cœur embués comme le miroir de la salle de bain. Dans la chambre d'ami, Danièle a posé sur le lit un pull à col roulé et un pantalon noir de l'époque où son Pitchou avait encore la ligne. Grand style. Du bas des escaliers, elle m'appelle :

– Le goûter est servi.

Au moins, je vais reprendre des forces avant de dégager.

Installé dans un fauteuil, devant une bibliothèque de livres rangés à la Tetris, Pitchou dévore son quartier de tarte Tatin.

– Vous avez pas la télé ?

– Non, on préfère le papier aux écrans.

Bin ouais, pas étonnant.

– Vous les avez tous lus ?

– À peu près.

– Moi, il me faudrait cent vies pour arriver au bout !

– Je me doutais bien que tu n'aimais pas lire.

– Pourquoi ? J'ai pas une gueule d'intello, c'est ça ?

– Ce n'est pas ce que je voulais dire.

– C'est ce que vous pensiez.

– Je n'ai pas envie de me disputer avec toi, Jozef. Calme-toi.

– J’ai lu Rimbaud, moi ! « Jadis, si je me souviens bien, ma vie était un festin... »

– *Une saison en enfer*. Je l’ai quelque part.

Il parcourt ses piles de bouquins sans tomber dessus.

– Je m’en fiche de votre exemplaire. Ses poèmes, je les connais par cœur.

J’adore être de mauvaise foi.

Danièle entend le ton monter. Elle débarque, portefeuille en main et en sort cinq euros.

– Le soleil est en train de pointer le bout de son nez. Au lieu de râler, va me chercher du lait au village, s’il te plaît.

– Je suis pas votre boniche.

– Je sais, mais on t’héberge gentiment, c’est normal que tu nous aides un peu.

– Je vous ai rien demandé !

– Oui, tu préfères tout refuser d’emblée.

– Non.

– Écoute ce que tu viens de dire.

Bien vu, la vieille. Je retiens un sourire.

– Allez, file, je suis certaine qu’une petite promenade te fera le plus grand bien.

– À pied ? En hiver ?

– L’épicerie n’est qu’à trois kilomètres.

Ça se voit qu’elle est retraitée, elle. Son temps, c’est décidément pas de l’argent et elle le perd sans compter. Une balade, elle m’a bien regardé ? Je marmonne des insultes alors qu’elle poursuit :

– On ne te retient pas, Jozef. Si rien ne te convient et que tu souhaites t’en aller, la route est toute tracée.

15h26

Se rafraîchir les idées, c’est pas compliqué avec une météo pareille. Malgré la grosse veste et l’écharpe que Danièle m’a filées, je suis frigorifié. J’ai essayé le stop, mais dans un coin aussi perdu, je serais moins surpris de rencontrer un pingouin qu’une bagnole. L’avantage, c’est qu’il y a aucun risque de croiser des flics. Ils doivent se tourner les pouces bien au chaud, eux. Ça m’étonnerait que des caïds dans mon genre traînent dans les parages. Ou alors ils organisent des batailles de boules de neige dans les bois. Impossible de faire la moindre connerie par ici. Je suis fichu. Je shoote dans la neige, furieux d’être si loin, si seul, si con, et je me

mets à courir, à fond, comme si chaque foulée pouvait semer la colère incrustée sous ma peau.

En contre-bas de la route, la fumée des cheminées entoure le clocher du village. Ça semble aussi animé que la mini ville Playmobil construite par ma petite sœur. Ce bled, c'est plutôt un endroit pour terminer sa vie que pour en commencer une nouvelle. L'exact opposé de mes rêves. Dès que j'arrive sur la place, je cherche une mobylette à piquer, une voiture, un bus, un train, n'importe quoi. Je tourne en rond, pareil qu'un lynx encagé. Faute de mieux, j'entre dans le seul commerce, une supérette où on peut aussi faire le plein d'essence, poster des lettres et jouer au tiercé. Avec les cinq euros de Danièle, j'achète du lait, un gros sachet de chips barbecue et deux Subito. Les Caraïbes, c'est pas pour demain. Par contre, la vendeuse a la parlotte et j'en profite pour me renseigner. Trois questions plus tard, j'ai une solution pour me casser bientôt d'ici.

16h59

Quand je reviens dans leur petite maison en pierres, Pitchou scie des planches pour fabriquer je ne sais quoi et Danièle pend du linge, à croire qu'il n'y a pas encore assez de bazar dans leur garage rempli d'étagères, d'outils, de pneus, de vélos et de malles en métal.

– Mais qui voilà !

– Arrêtez de vous moquer.

– Je ne me moque pas. Je suis simplement ravie de te revoir, Jozef. C'est un joli village, n'est-ce pas ?

– Exceptionnel.

– Tu as vu les fortifications ?

– Non.

– Quand tu traverses la place, c'est cent mètres sur la droite.

– Pas grave, j'irai une prochaine fois !

Et c'est certain que ça tardera pas. Le premier bus part à 5h15, demain.

20h54

Il est à peine 21h et j'ai l'impression que minuit a déjà sonné. Dehors, c'est le noir total et, à l'intérieur, c'est pas plus réjouissant. Les deux autres sont allés se



coucher avec leurs poules.

– Tu devrais en profiter pour rattraper le sommeil qui te manque.

Pour une fois, je ne dis pas non. Sans mon téléphone, je n'ai rien à faire à part écouter le feu qui crépite. Autant pleurer.

Depuis hier, mes jambes ont parcouru des kilomètres et mes pensées couru un marathon. Je fixe le plafond sans qu'elles se calment. Je me demande si ma mère a arrêté de pleurer. Si ma petite sœur a calculé le nombre correct de litres qui remplissent la baignoire dans ses devoirs. Et si Amel lira la lettre que je lui ai envoyée ce matin. J'espère qu'elle me pardonnera mes conneries, un peu. Elle me manque, fort. Je supporterais mieux le silence de cette nuit qui commence avec elle. Ensemble, on regarderait les étoiles, serrés l'un contre l'autre pour pas mourir de froid. Je marquerais dix points, au moins. Elle pourrait plus jamais m'oublier et, pour une fois, je serais assez sage pour la garder à mes côtés. Je visualise tellement bien la scène qu'elle existe presque. Et que la réalité en devient plus moche encore.

4h00

J'ai pas dormi, à peine somnolé. Hors de question de louper le bus. Je me rhabille et me déplace sur la pointe des pieds. Dans leur chambre, mes deux gâteaux ronflent. Ce sera pas compliqué de me tirer avec ce qu'il me faut en poche. Au lieu de leur laisser un mot de remerciements sur la table, je farfouille dans le sac à main de Danièle. Je pique toutes ses thunes. Au garage, je prends le vélo que j'ai repéré tout à l'heure et, au passage, j'attrape une lampe de poche. En sortant, je bouscule la manne de linge propre. Vite fait, mal fait. Comme souvent.

Ma carrière de délinquant a débuté le jour où j'ai volé le portefeuille de mon prof de sciences, Monsieur Leduc, un roi des cons. Avec son fric, je me suis offert un jeu vidéo. De quoi donner l'envie de recommencer. L'argent facile, c'est pas très compliqué. Un peu d'audace et le tour est joué. Tant pis pour les autres. Tant pis pour Pitchou et Danièle. C'est leur faute s'ils se méfient pas du loup alors qu'ils habitent en pleine forêt.

Vous avez déjà essayé de rouler à vélo dans la neige ? Eh bien, ça craint à mort. Surtout dans l'obscurité.

Je suis au bout de ma vie, au bout de mes forces. Mes doigts rougis brûlent de froid. Je vérifie encore si je suis au bon endroit. Il y a tout ce que la vendeuse m'a dit : le panneau bancal avec l'horaire et l'abri aussi propre que la cage d'escaliers de mon immeuble. Que rêver de plus ? Peut-être des bus qui circulent. Je me suis mangé tout ce chemin pour rien. Je balance le vélo dans la neige. Je tape du pied sur les rayons. Je hurle. C'est mon seul moyen de ne pas m'écrouler. Être déçu, ça m'est arrivé tellement de fois ces derniers temps que j'ai arrêté de compter. Pareil pour les emmerdes.

Quand j'aperçois au loin les phares d'une voiture, j'agite les bras comme un noyé. Je cours. La caisse roule au ralenti et je la rejoins sans souci. Son conducteur s'arrête à ma hauteur, baisse sa vitre. Et je rougis.

– Monte, Jozef.

Dès que je m'assieds, Danièle allume la lampe au-dessus du rétroviseur pour me regarder droit dans les yeux.

– Toi et moi, on doit parler.

– J'ai pas grand-chose à vous raconter.

– Je crois pourtant que j'ai droit à des explications.

– Je voulais simplement m'en aller.

– Pourquoi tu ne nous l'as pas dit ?

– J'en sais rien.

Elle attend que je trouve une meilleure excuse. Le silence s'immisce entre nous, pesant comme cette nuit qui n'en finit pas.

– Je me sentais pas bien. J'ai pas osé vous le dire.

– Toi qui n'as peur de rien, tu n'osais pas ? À d'autres !

– Je vous jure.

– Inutile de jurer. Je n'ai plus aucune confiance en toi.

– C'est la vérité ! Vous étiez quand même gentils...

– Alors, pour nous remercier, tu nous as volés et tu as abandonné notre vélo dans le fossé.

– Écoutez...

– Non, maintenant, c'est toi qui m'écoutes mon petit bonhomme ! On n'était pas obligés de t'aider.

– Vous avez pas encore capté que votre aide, j'en veux pas ? Je sais me débrouiller seul.

– Cette situation en est la preuve ! Réfléchis un peu. Tu espérais vraiment que le bus passe à l'heure avec une météo pareille ?

– C'est bon, lâchez-moi.

– C'est exactement ce que je vais faire, mais avant, j'ai une dernière chose à te dire. À force de refuser tout, un jour, plus personne ne te tendra de perche.

– Je m'en fous.

– C'est inutile de discuter avec toi. Allez, maintenant, rends-moi mon argent.

Je dépose le contenu de son portefeuille dans sa paume marquée par les années. Elle vérifie le compte, le glisse dans sa poche et démarre.

– On rentre ?

– Non. Tu rentres chez toi.

Elle souligne en jaune fluo ces deux derniers mots.

– À moins que tu préfères le commissariat ?

Je soupire.

– La gare la plus proche est à une bonne heure. Je te mets dans le train. Ensuite, tu feras ce que tu veux.

6h37

Danièle se gare au Kiss and Ride, se tourne vers l'arrière pour attraper un bouquin sur le siège. Elle me le lance sans un sourire.

– Daniel l'avait préparé pour toi sur son bureau.

Je feuillette à la va-vite *Une saison en enfer* jusqu'à ce qu'elle s'agace :

– Tu auras tout le temps de le lire dans le train. On y va.

– Vous venez avec moi ?

– Oui, je t'accompagne jusqu'aux voies, comme un bébé.

– Mais...

– Tu ne m'auras plus, Jozef. Ta mère est déjà prévenue. Ce sera quand même un meilleur accueil que la police, n'est-ce pas ?

Parfois, les donneurs de leçons sont plus malins que les malfrats.

Danièle avance vers les guichets d'un pas bien rapide pour une retraitée. Elle m'achète un aller-simple. Dix minutes plus tard, on attend sur le quai déjà rempli de navetteurs. Des motivés de la vie qui mourront

d'un cancer à cinquante ans, sans avoir pu la savourer vraiment. Quand le train arrive, c'est comme un drapeau blanc hissé en pleine guerre. Danièle desserre enfin les dents :

– Je sais que tu n'es pas assez poli pour dire merci. Par contre, j'espère que tu es assez intelligent pour rentrer chez toi et assumer tes choix. Je crois que c'est la seule manière d'être en paix avec soi-même et les autres.

Je suis à peine installé en seconde classe qu'elle se barre. Sans se retourner. Par la fenêtre salie par les intempéries, je la regarde s'en aller. Dès qu'elle disparaît, je regrette presque de pas l'avoir remerciée. C'est toujours pareil. Pour moi, c'est plus simple après que pendant. Une nana s'assied en face de moi et dépose son sac sur la tablette. Elle fouille dedans à la recherche d'un élastique pour nouer ses longs cheveux. Ils sont presque aussi bouclés que ceux d'Amel. Rien que de penser que je la reverrai peut-être bientôt, mon cœur s'emballe. Juste la regarder de loin, ce sera déjà bien.

L'écran au-dessus de la porte vitrée affiche la prochaine gare et le slogan « Sur les rails – Destination mieux ». J'ai voyagé plus en 48 heures que tout au long de ma vie. Et maintenant, je sais où je vais. Enfin, je crois.

[Ce texte est extrait d'une des premières moutures du roman *Jusqu'ici tout va bien*. Il ne figure pas dans la version définitive parue chez Alice Jeunesse, en 2017, et a été remanié à l'occasion de cette plaquette.]

**Cette plaquette est publiée et diffusée
dans le cadre de la Fureur de lire.
Elle est disponible sur demande :
fureurdelire@cfwb.be | www.fureurdelire.be**

Copyright : Marie Colot (2021)

Graphisme : Françoise Hekkers
Fédération Wallonie-Bruxelles

Éditrice responsable : Nadine Vanwelkenhuyzen
Service général des Lettres et du Livre
Fédération Wallonie-Bruxelles
Bd Léopold II, 44- 1080 Bruxelles
www.lettresetlivre.cfwb.be

Dépôt légal : D/2021/7823-3
ISBN : 978-2-930758-84-8



Marie Colot est enseignante de formation et a publié son premier roman pour la jeunesse en 2012. Depuis, elle écrit des romans pour adolescents, en solo ou en duo (*Jusqu'ici tout va bien*, Alice Jeunesse, prix Victor ; *Deux secondes en moins*, Magnard Jeunesse, prix des Incorruptibles et prix Farniente), et pour les plus jeunes (*Des mots en fleurs*, CotCotCot ; *Sa maison en carton*, Alice Jeunesse). Elle se consacre également à l'écriture d'albums pour différents éditeurs.



De la même autrice :

Jusqu'ici tout va bien, Braine-l'Alleud, Alice Jeunesse, 2017.

Deux secondes en moins, co-écrit avec Nancy Guilbert, Paris, Magnard, 2018.

Sa maison en carton, illustré par Julie Staboszewski, Braine-l'Alleud, Alice Jeunesse, 2018.

Mamie, ça suffit !, illustré par Françoise Rogier, Bruxelles, À pas de loups, 2020.

Des mots en fleurs, illustré par Karolien Vanderstappen, Bruxelles, CotCotCot, 2021.

La forêt de travers, illustré par Françoise Rogier, Bruxelles, À pas de loups, 2021.

Éden, fille de personne, Paris, Actes Sud Junior, 2021.

Les pêcheurs d'éternité, illustré par Sébastien Mourrain, Paris, Actes Sud Junior, 2021.

